

Aujourd'hui encore, je ne peux ouvrir *La lune d'hiver* sans en être bouleversée. Avec les souvenirs de Claude Vigée, l'évocation des jours de tourmente qui ont changé le cours de sa pensée et de sa vie – quelque chose aussi remonte de la figure de mon père, des vicissitudes que Claude et lui ont connues, dans les rangs de la Résistance juive à Toulouse. C'est ma propre vérité, mon passé familial, dans l'intimité de ce récit où se construit mon imaginaire, qui remonte avec les mots. Vigée me rapporte en magicien la jeunesse de mes parents, la hardiesse de ces héros familiers si souvent croisés en rêve, leur choix de compassion et de dévouement. Conduites d'un autre âge, qui dépassent mes forces, mais coulent encore obscurément dans mes veines. À travers la description de Claude, trop précise, trop aiguë, je revois la silhouette aimée, le soir de Kippour 1941, «enveloppé[e] dans son talith de la tête aux pieds, [officiant] debout devant la petite table, la face contre le mur oriental»<sup>1</sup>. J'accompagne les deux amis, alors tous deux étudiants en médecine, dans leur «visite médicale» au camp de Récébédou, où ils vont, clandestinement, sans autre but que de «soulager un peu l'atroce misère des internés», porter la miche de pain noir ou la chemise rapiécée que l'un d'eux fera passer aux détenus. Je revis ces minutes intenses, cette bonté passionnée que mon enfance a reçue en relique ; j'éprouve dans ma chair l'agonie de ce jeune homme que fut mon père au moment de son arrestation, les affres passées sous silence, les sévices subis. Par la grâce de Claude, un monde se lève, je touche à ce qui fut, au plus profond de ma mémoire inventée. Et j'entre un peu, à travers le journal de sa propre métamorphose, à l'énigme de notre destinée, à la troublante pérennité d'Israël.

J'avais douze ans lorsque mon frère aîné, au retour d'un voyage en Israël, nous parla avec animation d'un professeur qu'il avait rencontré, au cours d'une excursion dans le nord du pays. Ils avaient longuement conversé, ce soir-là, dans la tiédeur d'automne de la Haute Galilée. Quand il avait décliné son nom, l'homme avait déroulé devant l'adolescent «le paysage de sa jeunesse», et ce qu'avaient signifié, pour lui, «la guerre mondiale, la déroute, la persécution», et «son engagement dans les rangs clairsemés de la résistance juive du Midi». *Un ami à toi*, expliquait mon frère, *vous avez travaillé ensemble à Toulouse!* Claude Vigée? Ce nom, pourtant, ne disait rien à mon père. Il se souvenait avoir connu un «Claude», étudiant comme lui en première année de médecine à Toulouse, et qui avait, sur son incitation, rejoint les rangs de l'Armée juive. Mais le nom de famille ne correspondait pas.

Sur le trottoir de la rue Palaprat, devant la vieille synagogue où l'un et l'autre faisaient les cent pas, en 1940, le soir de la fête de *Sim'bat Thora*, Claude Strauss avait croisé mon père. Il s'était présenté comme un «Juif assimilé typique», réveillé à son identité par les décrets de Vichy. Paul Rojzman, de son côté, militant religieux et sioniste de la première heure, arpentait le même trottoir, en quête de ses frères. Les deux jeunes gens ne pouvaient que se rencontrer. Paul introduisit Claude dans le cercle d'études qu'il avait formé, puis il le présenta à David Knout, l'inspirateur et l'un des chefs de l'Armée juive. Commenant de prendre conscience

1 Claude Vigée, *La lune d'hiver*. Paris : Flammarion, 1970, p. 53.

de son «sort singulier», Claude Strauss entreprenait ce périple étonnant qui devait le mener à l'autre face de lui-même, à celui que nous saluons, aujourd'hui, sous le nom de Claude Vigée :

« Les contacts que j'eus, à ce moment décisif, avec les jeunes et les moins jeunes de notre groupe toulousain, me permirent d'effectuer ce passage difficile dans ma vie intérieure, et d'assumer, dans une perspective à la fois humaine, historique, et politique, ce qui ne fut d'abord pour moi qu'un orage affectif [...] De l'indignation il fallait passer à l'histoire. »<sup>2</sup>

Claude Vigée reparut ainsi, au hasard d'un séjour mi-touristique, mi-initiatique, dans la vie de mes parents. Échappé à l'enfer nazi, il avait réussi, en pleine guerre, à s'embarquer pour les États-Unis. En ces années d'horreur et de miracles, il n'était pas question de correspondance ; il fallait seulement survivre, et les liens s'étaient distendus. Mais en 1970, mes parents partirent pour Jérusalem, où Claude et Évy s'étaient installés quelques années plus tôt. L'intimité allait reprendre, plus souriante, plus sereine – comme une tardive récompense.

Claude Vigée entre donc dans mon existence en ami. Avant même de m'asseoir en face de cet homme, un jour de juillet, dans la bibliothèque où il me reçoit, il est pour moi, déjà, comme enveloppé d'indulgence et de souvenirs partagés. Ce qui, dans sa personne, est resté délicieusement simple et direct contribue à ce sentiment de complicité immédiate. J'arrive chez lui en jeune doctorante, fraîchement émoulue de ma Sorbonne désuète, et mal initiée aux arcanes du monde universitaire. Son accueil est tout de suite chaleureux, comme si «la fille de Paul» ne pouvait faillir. Claude est un véritable esprit, un homme d'une rare culture, et sa réflexion le voue, nécessairement, à la solitude. Au cours des ans, son appui ne m'aura fait jamais défaut, ni publiquement, dans le cadre de l'institution, ni, de manière plus feutrée, mais essentielle, pour un conseil de lecture ou d'écriture. Guidée par lui, j'ai découvert le romantisme allemand, et sa critique du symbolisme, de sa séduction et de ses mirages, a fortement marqué mon œuvre. C'est Claude qui m'a soufflé une imperceptible et décisive correction dans le titre d'un de mes livres. Je me suis toujours exposée à sa critique de manière ouverte et naturelle, dans une confiance qui avivait la pensée.

Claude et Évy venaient très régulièrement chez nous, pour un repas de shabbat ou de fête. C'était la même atmosphère toujours détendue, à la fois profonde et sans prétention. Nous riions de bon cœur, à l'écoute de ces histoires juives dont mon père avait le secret, et qui mêlaient l'amertume à la douceur, une sorte de tendresse lucide pour le peuple juif et pour le Ciel. Tous les sujets étaient également abordés, des plus graves aux plus ordinaires, des plus savants aux plus légers, sous les lustres illuminés de ces années heureuses : l'enseignement des Sages, bien sûr, mais aussi les poètes latins, et la recette des aubergines ou de la carpe. On appelait un chat un chat. Autour de la table régnait le droit à l'humain. Je m'émerveillais, chaque fois, de la finesse des réactions de Claude, dont je savais qu'il n'avait pas grandi dans la tradition la plus orthodoxe. Son approche était nuancée, toujours en demi-teintes, on eût dit celle d'un homme pétri dès l'enfance par l'atmosphère du *shetel*. En lui aucun excès, aucune raideur, son judaïsme semblait couler de source, alimenté par l'humour, par cette perpétuelle remise en cause dont seuls les authentiques croyants s'offrent le luxe.

Comme moi, Claude Vigée suivait l'enseignement de Léon Askénazi. Il assistait régulièrement au cours du lundi, dans la belle bâtisse de la rue Alkalay, en auditeur anonyme parmi la cohorte des fidèles. Sans doute venait-il là glaner des étincelles pour ses livres à venir. Il trouvait chez Manitou une parole suggestive et subtile, une sorte d'optimisme douloureux, qui convenait à sa propre recherche. J'ai souvent vu aux lèvres de Claude ce sourire malicieux et blessé de la longue histoire juive.

Avec Évy, il arpentait les rues de Jérusalem, double silhouette flâneuse, forte et frêle, que l'on voyait souvent déambuler dans les quartiers de Rehavia ou de Kyriat Shmuel. À Jérusalem, l'après-midi tourne vite à la fraîcheur, et il portait toujours un pull sur les épaules, pour le cas où. L'un et l'autre semblaient ne pas connaître l'usage des transports. Ils apprenaient la ville par les mollets, parcourant, respirant l'odeur des pins. À force de marcher, ils s'étaient fondus dans le paysage, ils étaient devenus à leur tour une part de la ville.

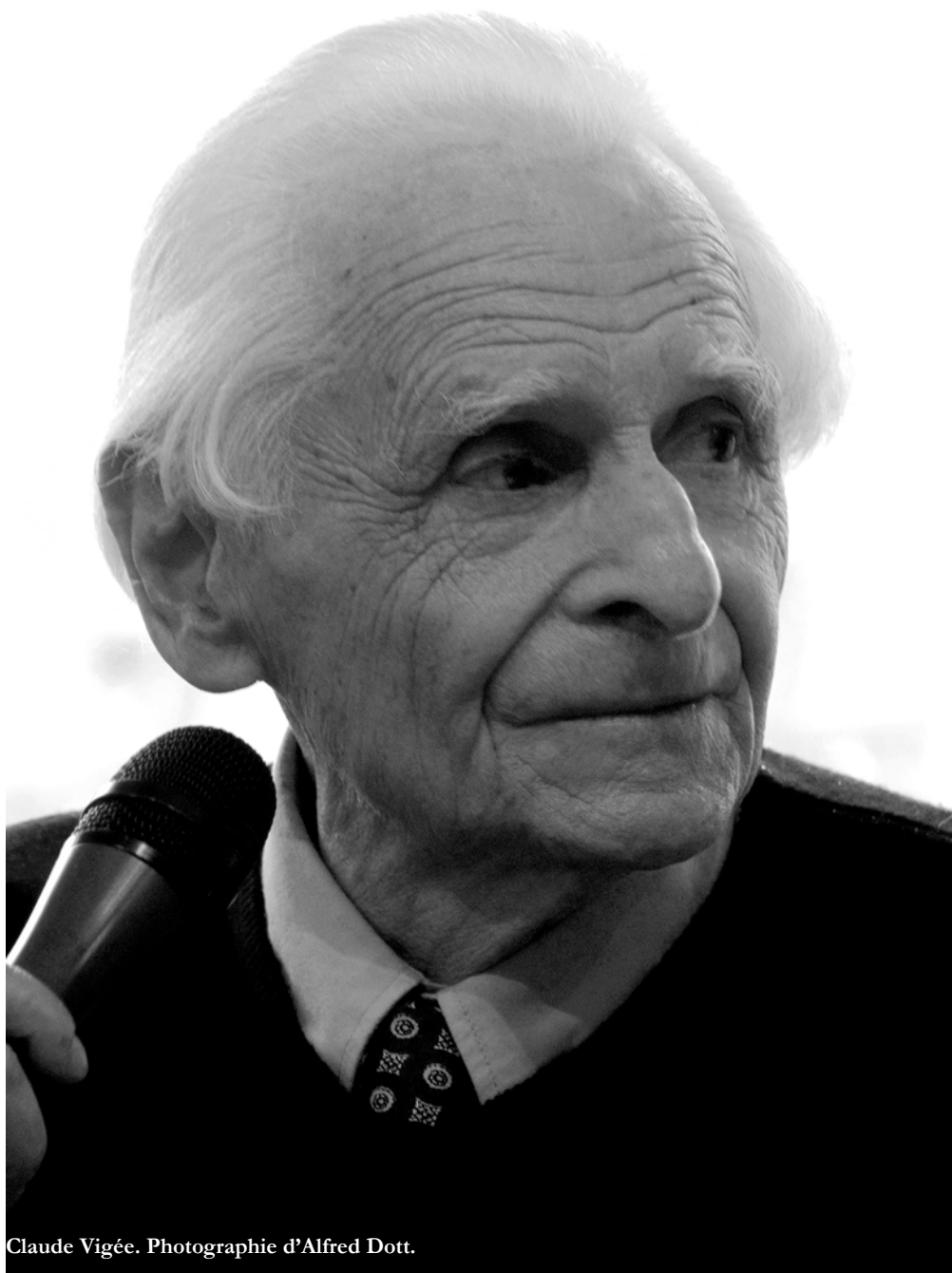
Puis il y a eu la première alerte. Je me souviens de ce départ en voiture à Tel-Aviv, j'étais au volant, Claude, assis à mes côtés, me parlant de la santé d'Évy. Elle était encore si jeune, si fraîche – comment imaginer ? Peu à peu, l'horizon s'est assombri. Les séjours en France se firent de plus en plus longs et fréquents. À l'automne 2000, au sortir de la prière du matin à *Rosh Hashana*, nous avons croisé Claude, qui marchait seul, ne cachant pas son angoisse. La Bête renaissait, la double alarme de la maladie et de l'intifada commençante, comme un ange mauvais qui étendrait ses ailes noires sur la ville. De vieux fantômes levaient à l'horizon, et quelque chose d'une très ancienne détresse reprenait le dessus.

La suite, vous la connaissez – les deuils qui s'enchaînent, l'affaiblissement. Mais pour moi, Claude, vous restez ce promeneur, cet aventurier, ce compagnon d'armes, à jamais dans les rues de ma vie. Vous êtes l'écrivain et le maître, qu'aucune adversité n'oblitére. Vous laissez votre empreinte sur les trottoirs désertés, vous continuez de nous emporter dans les pages de vos livres. Dans la pesée de chaque destin, puisse votre chagrin s'alléger, de se savoir ainsi transcendé par la rémanence des heures vraies, de ces œuvres absolues qui nous accompagnent au-delà.



peut être

- 126 -



Claude Vigée. Photographie d'Alfred Dott.